

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 44

Artikel: Fête de la vendange : sur les rives du Rhin
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191273>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

qu'on a vu, qu'il est bien difficile à décrire.

Le premier étage, qui n'a pas moins de 4200 mètres carrés, est entouré d'une galerie couverte offrant une promenade de près de 300 mètres, où l'on passe successivement devant les bars, les cafés, les brasseries et les restaurants.

Je croyais, dans ma simplicité, que s'élevant à des hauteurs pareilles, bien au-dessus des bruits de la terre, de ses soucis, de ses tracasseries, de ses passions, on vivait là-haut, dans la Tour Eiffel, d'une manière un peu plus spirituelle qu'à l'ordinaire, qu'on s'y berçait dans des rêves dorés, en contemplant l'azur du ciel, qu'on y puisait une nouvelle existence; je croyais enfin, que, dans ces régions où l'air est si pur, si vivifiant, tout ce qu'il y a de matériel dans nos goûts, nos besoins, nos habitudes, se modifiait.

Pas du tout; on y mange, on y boit, on y fume comme dans ce bas monde. Les Allemands y engloutissent d'innombrables chopes; les Anglais y déchirent à longues dents le rosbif saignant, et le Français y découpe gracieusement la sole frite. Partout le bruit des assiettes qu'on empile, des verres qu'on rince, des bouchons qui sautent, des sommeliers qui appellent.

Et ne nous annonce-t-on pas un chemin de fer pour la Jungfrau et un hôtel à son sommet! Quoi, des marchands de côtelettes à la cime de cette montagne majestueuse qu'on pourrait appeler la reine des monts!

Mille pardons, lecteurs, si j'interromps brusquement ce récit; mais on me rappelle que c'est demain, dimanche, qu'on se propose d'offrir, au nom de la population de Lausanne, une petite collation au

Corps des Sapeurs-pompiers, comme témoignage de satisfaction pour sa belle conduite dans les inondations d'octobre 1888, et juin 1889.

Et j'apprends que les listes de souscription n'ont pas même produit jusqu'ici la moitié de la somme nécessaire. Elle est bien modeste, cependant, cette collation: un demi-litre de vin et un sandwich à chaque homme.

Il n'en faut pas moins pour cela 400 francs, qui ne sont pas là. Eh bien, nous pensons qu'il suffit de rappeler la chose aux personnes, assez nombreuses sans doute, qui l'ont perdue de vue, pour qu'elles s'empres-sent de venir ajouter leur nom aux souscriptions ouvertes, et dont l'une est déposée au bureau du *Conteur vaudois*.

Si l'on se reporte un instant aux dates fatales que nous venons de rappeler, si l'on se souvient de l'angoisse de la population de Lausanne en face du danger, qui menaçait tout un quartier de la ville, on appréciera ce qu'ont fait ces hommes toujours dévoués, toujours prêts à braver le péril, et opérant parfois des prodiges de courage, de force et d'adresse, en face d'une population souvent impuissante, dans ces moments-là, à conjurer le mal. Nous désirons donc vivement que cet appel de notre modeste feuille soit entendu. — Les souscriptions resteront ouvertes encore quelques jours.

Cela dit, à samedi, au sommet de la Tour. L. M.

Quelques particularités de la vie d'Emile Augier.

Parmi les nombreuses anecdotes et traits piquants, puisés par les biographes dans la longue et brillante carrière littéraire de M. Emile Augier, qui vient de mourir, nous glanons ceux-ci:

Emile Augier faisait partie de l'Académie depuis 1858. On raconte à ce propos un mot admirable. Avant d'être enfin admis au Palais-Mazarin, le célèbre auteur dramatique avait subi des échecs nombreux. Villemain comptait parmi ses adversaires les plus enragés; il ne comprenait pas qu'un auteur dramatique osât se présenter à ses suffrages s'il n'avait pas écrit de tragédies. Et jamais, dans les nombreuses occasions où ils s'étaient rencontrés, il ne lui avait adressé la parole.

Vers la fin de sa carrière cependant Villemain, qui s'était enfin incliné devant la valeur de son collègue, s'attristait de cette tenace rancune. Un jour, — c'était en 1870, l'année même de sa mort, — il croit avoir enfin trouvé l'occasion d'une réconciliation *in extremis*. Augier était à ce moment directeur de l'Académie, comme les Immortels le sont à tour de rôle; or il est d'usage que lorsqu'un académicien meurt, c'est le directeur en fonctions qui reçoit le successeur du défunt, et qui, comme le récipiendaire, est chargé d'en faire l'éloge. Villemain et Augier se trouvaient dans le même cercle; le premier, qui venait d'avoir une quinte de toux, — cette même toux dont il est mort, — se tourne vers Augier et lui dit:

— Mon cher collègue, je crois que je mourrai avant la fin de votre exercice.

Augier, alors, se retourne froide-

ment, le regarde en face, et d'une voix un peu dure:

— Je ne vous le conseille pas....

Emile Augier était de haute stature et taillé en force. Il avait le teint chaud, l'œil petit, mais vif et perçant, la lèvre sensuelle et bonne, le nez démesuré. Cette physionomie rappelait vaguement celle de François I^{er}, avec plus d'intelligence et de finesse.

Augier était-il satisfait de sa figure? On en pourrait douter, quand on songe aux répugnances que lui inspiraient les portraitistes, peintres, photographes ou biographes.

A l'un de ces derniers, qui l'importunait de questions, sous prétexte de préparer une étude complète, il répondit moitié souriant, moitié sérieux:

— Voici tout ce que je puis vous apprendre. Je suis venu au monde en 1820; j'ai été baptisé, vacciné; mon nez s'est allongé, et puis il ne m'est rien arrivé!

Il lui était arrivé la célébrité littéraire, et une célébrité qui ne devait rien aux artifices de la réclame.

Après les *Fourchambault*, sa dernière pièce, et qui est considérée comme son chef-d'œuvre, ses amis, dans l'admiration lui disaient: « Maître, jamais votre talent ne fut plus jeune et plus robuste, malgré vos soixante ans; travaillez encore, retournez au bois, les lauriers y sont toujours verts. » Il hochait la tête en disant:

« J'ai appris par expérience que les écrivains ne s'arrêtent jamais à temps; ils s'arrêtent trop tard ou trop tôt. Je me suis décidé à m'arrêter trop tôt. Je vis simplement. Le théâtre ne me fait plus plaisir; les répétitions m'ennuient, m'agacent. Je ne travaillerai plus. Je n'ai pas d'enfants, j'aime ma femme, comme il convient à un bon vieillard; et arrivés tous deux au crépuscule de la vie, nous attendons, pieusement recueillis, la tombée de la nuit. »

Le sage se tint parole.

Fête de la vendange sur les rives du Rhin.

Sur les rives du Rhin, au milieu de ces riches coteaux où la vigne se montre si vigoureuse, où elle fournit une si belle et si bonne liqueur, où elle vit abritée des vents du nord et de l'est, par les grands arbres à l'ombre épaisse, qui couronnent la cime des hauts rochers, on célèbre le temps de la vendange en promenant, au bruit des instruments et des chants, la plus grosse grappe de chaque vignoble; elle est portée par deux jeunes et jo-

lies filles, bien parées. Chacun des trente-six villages qui forment le Rhingau, dans l'espace d'un myriamètre de longueur, a sa fête particulière : c'est une délicieuse époque pour visiter ce magnifique amphithéâtre. Rien de plus gai que le pays, rien de plus aimable que l'hospitalité qu'on y reçoit ; tout est en harmonie, l'élégant costume des femmes, la blancheur des maisons, le bleu d'azur de leurs toits, la richesse du sol, la verdure des arbres, et les ruines que l'on rencontre de distance en distance. La grappe, après avoir été promenée dans le pays, est portée chez le propriétaire. On la dépose dans la chambre la plus grande, sur une table ornée de linges fins et de guirlandes ; un orateur fait l'éloge du vigneron, puis on danse autour de la grappe. Cette antique cérémonie, religieusement observée par tous les riches, se termine par un repas où le vin coule en abondance, et, à la suite duquel, on danse de nouveau, et l'on chante en chœur. Puis chacun reçoit un grain de la grappe. On verse de nouvelles rasades, et l'on se sépare au milieu des démonstrations les plus amicales.

L'ÂME DU VIOLON

PAR ALFRED DES ESSARTS.

LA FÊTE DE ZELL.

III

Léopold tendit les deux mains au maître de chapelle et leva vers lui ses yeux fixes. Il le contemplait et semblait aspirer le talent sur sa physionomie expressive.

— Ah ! murmura-t-il, vous êtes donc un grand musicien ?... Quand vous avez parlé à la foule, j'ai senti cela... j'ai senti que je vous aimais déjà.

Le maître de chapelle lui pressa les mains à son tour.

— Et moi ? soupira mère Schwarz, il m'oublie !...

— Vous oublier ? s'écria Léopold ; il ne faudrait pas que j'eusse un souffle de vie ; il faudrait que toute pensée fût glacée dans mon cœur. N'êtes-vous pas celle qui a recueilli dans son berceau abandonné le pauvre petit orphelin, qui l'a emporté en le réchauffant contre son sein et qui lui a donné la nourriture ? Tout ce que je suis, je vous le dois. Mais, ô mère, rappelez-vous aussi les aspirations de ma jeunesse, mes désirs inconnus, les rêves qui m'oppressaient, cet ennui vague que je ne pouvais dompter ; jusqu'au jour où les concerts des oiseaux et les accords de l'orgue dans l'église me révélèrent cet art sublime qui a été ma consolation et ma force, cet art que j'ai dû deviner, faute d'un maître, d'un guide.

— Eh quoi ! dit l'étranger, vous n'avez pas eu de maître ?

— Il n'y a ici, répondit le jeune homme en souriant, que des pâtres, des chasseurs et des laboureurs.

— A merveille ! c'est par ses seuls efforts qu'il est arrivé à ce point où le génie tient presque lieu du talent !... Léopold, mon ami, mon cher enfant, vous avez été doué, et vous seriez coupable de ne pas utiliser vos admirables dispositions. Vos pensées vous débordent, elles doivent être réglées ; votre main a une ardeur fébrile, il s'agit de la rendre habile et sûre ; vous êtes né musicien, il faut devenir un virtuose. Confiez-vous à moi et ne craignez pas de me suivre à Madrid où je retourne.

— O ciel ! s'écria la veuve. Vous me prendriez mon enfant !

— Pour vous le rendre grand et célèbre.

— Jamais ! jamais !

— Femme, dit sévèrement le maître de chapelle, vous n'avez pas le droit de vous opposer à la vocation de ce jeune homme.

— Mais, monsieur, c'est moi qui l'ai élevé, il l'avoue lui-même. Depuis qu'il se connaît, il ne m'a pas quittée. Vous ne voudriez pas me l'arracher !... Oh ! n'est-ce pas, Léopold, tu ne me quitteras point !

Et la veuve avait pris une attitude suppliante. Léopold s'élança vers elle. Leurs larmes se confondirent.

— Non, dit-il, je n'aurais pas ce courage.

— Je savais bien !... dit la mère Schwartz en se retournant d'un air triomphant vers l'étranger.

Mais elle fut saisie d'effroi quand elle lut le regret sur les traits de Léopold qui était retombé dans le silence.

— Ecoutez, dit alors le maître de chapelle, il convient d'agir sérieusement. Vous avez donné à ce jeune homme le pain de la vie, c'est vrai ; mais est-ce une raison pour tuer en lui une vocation réelle et profonde ? Ah ! ma chère dame, vous lui auriez rendu un fâcheux service. Vous auriez nourri son corps et étouffé son intelligence. Je vous le dis, vous n'avez pas ce droit, pas plus que ne l'eurent les parents du berger Giotto quand le peintre Cimabue emmena cet enfant merveilleux pour en faire son élève favori. Songez que j'offre à Léopold la fortune et la gloire qui vaut mieux encore, et ne vous opposez plus à ce qu'il me suive.

— Au fait, monsieur n'a pas tort, dit l'aubergiste, qui avait dressé l'oreille au mot de fortune.

La veuve alors se recueillit pour recouvrer le calme qui lui était si nécessaire. Redevenue maîtresse d'elle-même, elle dit à Léopold en lui prenant la main :

— Cher petit, va et sois heureux !

— Moi, moi, m'éloigner ! s'écria-t-il avec un sanglot.

— Oui, puisque tout le commande. Quelquefois, j'espère, tu penseras à celle qui se sera endormie en priant pour toi et en murmurant ton nom.

— Ah ! c'est impossible.

— Pars, Léopold. A présent, je te l'ordonne, moi, ta mère adoptive. Mais va, va vite ; car je pourrais faiblir.

— Femme, dit le maître de chapelle,

votre sacrifice sera un jour récompensé.

— Il l'est déjà... répondit la veuve en posant la main sur son cœur.

Au bout de quelques minutes, une chaise de poste emportait Léopold et son protecteur dans la direction de l'Espagne.

La fin au prochain numéro.

On boâtiao.

Vo cognâté, bin su, de cliào dzeins que peinsont adé à totès sortès d'affèrès, mà que ne font jamé atteinchon à cein que dussont fèrè su lo momeint ; que tsertsont lào lunettès quand lè z'ont su lo naz, ào bin que rebouillont pertot po trovà onna clià po decottà on bouffet, quand tignont clià clià à la man ? Eh bin cein n'est onco rein à coté dè stu compagnon dè pè Lozena, que soo on dzo dè l'hotò po allà pè la vella, et que vâi que cliotsè coumeint on béquelion.

— Mà, sè peinsè, que dào diablo é-yo don à boàiti dè la sorta ! Ne cein pu pas laissi dinsè, et mè faut allà trovà lo màidzo, po savâi cein que cein vâo à derè ; kâ jamé dè ma viâ n'é cliotsi, et mè seimbiè que y'é 'na piauta pe courta què l'autra. Aré-yo petètrè lo décret ?

Enfin, mon gaillà, tot eincousenâ, tracè ein campiouneint et ein breceint tant qu'è tsi lo màidzo', po consurtâ, et lo reincontrè que saillèssâi dè tsi li.

— Y'allâvo justameint tsi vo, lài fâ lo compagnon.

— Et que y'a-te, repond lo màidzo, ài-vo cauquon dè malâdo ?

— Na ; mà l'est mè, que mè metto à cliotsi tot per on coup, sein savâi porqu'è. Jamé cein ne m'est onco arrevâ et ne pu pas compreindrè cein que y'é. Voudré vo fèrè vairè mè guibòlès.

Adon lo màidzo, quand ye vâi que l'autro ne couïenâvè pas, sè met à épècliâ dè rirè et lài fâ :

— Eh bin, allâ pi tsi l'apotiquière lài demândâ po 10 centimes d'atteinchon, et vo volliâi ètrè gari...

Lo lulu, que sè crâyâi dè boàiti, n'avâi pas fé atteinchon que martsivè d'on pi su lo trottoir et dè l'autro dein lo màideliôn.

Le sabre.

On s'est beaucoup préoccupé dernièrement, en France, des modifications qui pourraient être apportées dans l'armement de la cavalerie ; il était sérieusement question, entr'autres, de remplacer le sabre par la lance. On avait proposé d'en armer, sinon des régiments entiers, du moins les premiers rangs de chaque colonne appelée à effectuer une charge sur le champ de bataille.

Ensuite d'expériences peu con-